

La retraite: Un gros mot ?

On admet volontiers que l'actif ait besoin de loisir et de repos. Phénomène compensatoire d'une production, d'une énergie dépensée au cours d'une semaine au regard d'un job, d'un stage ou d'une mission. Mais comment considérer loisir et retraite ?

On peut rapprocher comme « hasardeux » les deux mots tant la retraite engrange nombre de définitions négatives. Ne plus (pas) travailler est bien autre chose que d'être à la retraite. D'une condition forcée, on passe à un état d'irréversibilité où cet état devient autant suspect que rejeté.

Il est bien connu que celui qui ne travaille pas est un fainéant à la solde des « actifs » donc couteux...Ceux qui pratiquent un loisir, ne travaillent pas. Comment qualifier ceux qui sont arrivés à la retraite ?

Vous noterez au passage, le terme « d'arriver ». But ultime d'une vie consacrée au labeur où la récompense doit s'inscrire en amont de son dernier souffle. Aujourd'hui, vieillir et retraite forment un couple impossible face aux « nouvelles générations ». On ne souhaite plus de connaître autre choses à ses enfants mais bel et bien espérer que nos enfants puissent connaître ce que nos parents ont vécu : une véritable retraite...

Le travail enferme une valeur positive, la retraite propose l'inverse. Le schisme générationnel est bien là : économie oblige. L'envie suit de près. L'actif parle de loisirs, la retraite propose des occupations. Tout y est. Il semble important de considérer le temps de la retraite, comme autre chose qu'un vulgaire décompte de la vie inutilement occupé à combler le vide sidéral entre retraite et mort.

La perte du travail se vit comme un abandon forcé, perte inestimable de (sa) valeur. La retraite propose un comme un « exil du temps » sorte de luxe ultime recherché par les « actifs » dont les « inactifs » se passeraient

bien. Admirez au passage la terminologie d'inactif ou d'improductif...

Pouvoir aimer le temps où on a du temps semble alors le fait des plus privilégiés de nos aînés, de ceux que leur richesse personnelle, affective, morale et spirituelle prémunit souverainement des affres de l'attente comme de celles de l'ennui.

Le temps du « vieux » est mal vu, mal vécu. Considéré comme un « Devoir d'attente » plutôt que de réel loisir, le passage du médecin du facteur, de la voisine ou de l'aide ménagère, permet de sursoir à l'attente quotidienne d'un temps suspendu que l'on voudrait désormais plus rapide. Il se venge... Cette souffrance représente le témoin muet d'une horloge dirigée vers deux autres dimensions : l'impuissance, la résignation.

Le Temps caractériserait plutôt une énergie vers un devant, un pousse-porte en direction de ... d'un avenir... L'attente ordinaire tue lentement entre indifférence et mépris des autres, des voisins et ...de soi-même. Le présent devient l'ennemi, le futur ne se voit plus qu'au-delà du rien.

Ce n'est pas la vieillesse qui est douloureuse, c'est sa solitude. Celle que notre société prodigue sans vraiment le dire. La solitude du « vieil outil » a une histoire à raconter, une expérience à partager sans retour. Cette générosité-là est sans borne ni limite. Il suffit de se poser et d'écouter.

On n'écoute plus, on vibre, on ne se pose plus on s'impatiente ! La belle qualité de la patience serait de s'y obliger. Un pas de sagesse pourrait débiter par un petit silence vertueux au profit d'une transmission.

« Alors, quoi de neuf aujourd'hui grand-père ? – Rien ? »

« Ben si, justement. Assied-toi là p'tit gars, je dois te dire... »

Patrick Minland ■